

Méthodologie de la dissertation : travail sur l'exploitation des exemples

Sujet : « Sur quoi l'on doit ajouter que les peuples sont naturellement inconstants, et que, s'il est aisé de leur persuader de quelque chose, il est difficile de les affermir dans cette persuasion : il faut donc que les choses soient disposées de manière que, lorsqu'ils ne croient plus, on puisse les faire croire par force ». Machiavel, *Le Prince*, chapitre 6 (1532)

Analyse du sujet :

- Analyse de la citation : cette citation articule une cause, un problème et une conséquence :
 - le constat initial est celui de l'« inconstan[ce] », c'est-à-dire de la versatilité « naturell[e] » des peuples, particulièrement en matière de croyances, qui demeurent fragiles, toujours sujettes à modification, parce qu'« il est difficile de les affermir »
 - cela pose un problème politique : il faut anticiper cette versatilité. Pour l'homme de pouvoir, il ne s'agira donc pas d'emporter une fois l'adhésion du peuple, puisqu'« il est aisé de l[ui] persuader de quelque chose ». Il lui faudra donc non pas générer des croyances, mais les ancrer de façon durable pour asseoir un pouvoir et une politique durables.
 - La solution résulte d'une gradation : s'il y a d'abord « persuasion », donc manipulation, la croyance ne peut être solide et pérenne, on ne pourra appuyer sur elle une action politique, que « par force », par contrainte.
- Reformulation de la thèse : si on peut amener les peuples à une croyance par la « persuasion », ils sont néanmoins si versatiles qu'un monarque ne peut conserver son pouvoir sur eux que « par force ».

Problématisation :

- Analyse des limites de la thèse : on peut déjà s'interroger sur la notion de peuple. Est-ce seulement un groupement d'individus, au fonctionnement parfaitement humain (auquel cas on peut étendre la thèse à toute croyance, pas seulement au niveau politique) ou a-t-il un mode de fonctionnement particulier, comme peuple gouverné ? Dans les deux cas, on peut sans doute souscrire à une fragilité de la croyance. Mais le fait d'être amené à croire par force est peut-être une spécificité de l'action politique, qui n'a pas réellement d'efficacité au niveau personnel, c'est-à-dire que cela peut s'appliquer à un peuple mais pas à une personne ou à un groupe d'individus. En effet, au niveau individuel, on ne peut pas forcer à croire : si l'on sait qu'on est contraint à croire, on ne croit pas vraiment – la croyance cesse d'être transparente. Au contraire, les peuples peuvent, en quelque sorte, croire par force, s'ils sont complètement soumis, ou au contraire s'ils acceptent ce pouvoir fort au nom d'autres idéaux.
- Problématique : peut-on « faire croire par force » alors même que les croyances sont personnelles ?

I. Certes, gouverner c'est « faire croire » au peuple, ce qui est un édifice fragile

a. « faire croire » est un moyen de domination

- « Me voilà comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables ». La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, lettre 63 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 163 ; GF 211)
 - La marquise a assuré son pouvoir sur Mme de Volanges et sa fille, en les manipulant, puisque chacune voit en elle une amie bienveillante et vertueuse qu'elle n'est pas. Elle se délecte de cette puissance en se déifiant.
 - De la même façon, un monarque peut assurer sa domination sur son peuple en le « persuad[ant] » de sa bienveillance et de son honnêteté
- « Les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement au métier de politicien ou de démagogue, mais aussi de celui d'homme d'Etat. » Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 9 ; CC 289)
 - Cette affirmation est en quelque sorte l'un des fondements de l'article : la compatibilité du mensonge et de la politique est absolue, puisqu'elle a toujours été perçue. Deux nuances apparaissent : ces mensonges apparaissent comme « légitimes », c'est-à-dire qu'ils sont admis comme un droit naturel, et comme des « outils nécessaires », donc des points d'appui, non seulement dans la réflexion et les discours politiques (« politicien ou démagogue ») mais aussi dans l'action (« homme d'Etat »)
 - C'est par ces mensonges qu'on essaie d'éviter que les peuples ne « croient plus » en leur monarque
- « Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur un homme grossier, sur cette armure vivante ? » monologue du cardinal Cibo, Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, II, 3 (F 51 ; GF 79)
 - Le cardinal escompte utiliser les charmes de sa belle-sœur pour ramener le duc Alexandre de Médicis à l'exercice d'un pouvoir moins coercitif. Ainsi, si la marquise faisait croire au duc qu'elle était amoureuse de lui, elle pourrait avoir de l'ascendant sur lui
 - Ainsi « faire croire » est bien un moyen d'assurer un pouvoir

b. Pour cela, il faut créer une relation de confiance entre le trompeur et le trompé

- « Je ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre ». Le chevalier Danceny à Cécile Volanges, lettre 93 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 258 ; GF 304)
 - Le chevalier est complètement aveuglé par Valmont, en qui il a une confiance coupable puisqu'il insiste pour que Cécile la partage, ce qui va la perdre. Valmont a su créer cette

- confiance, dans le dessein de perdre Cécile à la demande de la marquise de Merteuil, et pour se venger de Mme de Volanges qui le dépeint de façon trop réaliste à la présidente de Tourvel.
- De la même façon, pour garder le pouvoir, un monarque doit s'assurer que le peuple lui fait confiance
- « La célèbre crise de confiance envers le gouvernement, que nous connaissons depuis six longues années, a soudain pris des proportions énormes ». Hannah Arendt, « Du mensonge en politique » p. 12
- La perte de confiance du peuple américain envers son gouvernement avec le conflit vietnamien est qualifiée de « crise », qui a des « proportions énormes » : cela semble un véritable danger, d'une part pour le pouvoir en place, d'autre part pour l'équilibre du pays
 - En effet s'il n'y a plus de confiance le peuple n'est plus « afferm[i] dans cette persuasion » qu'il peut se laisser commander et guider par les présidents élus
- « Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance extrême que le duc vous témoigne n'était qu'un piège de votre part ». Bindo à Lorenzo, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, II, 4 (F 59 ; GF 90)
- Pour tromper le duc et pouvoir le tuer, Lorenzo a travaillé de longue date à gagner sa confiance. C'est parce que le duc ne se méfie pas de lui que Lorenzo parvient à lui subtiliser sa cotte de maille, à l'attirer dans sa chambre, à neutraliser son arme, et à le tuer : donc à avoir tout pouvoir sur lui
 - C'est ce que fait un monarque qui veut « persuader » le peuple de lui remettre ou de lui laisser le pouvoir, ou de prendre des décisions politiques
- c. *Or les croyances sont fragiles, on en change facilement : « les peuples sont naturellement inconstants », c'est-à-dire crédules – il faudrait les « faire croire par force » pour éviter qu'ils ne se détournent de ce à quoi ils ont d'abord cru*
- « Je n'aimais pas M.de Valmont, et je ne le croyais pas tant votre ami ; je tâcherai de m'accoutumer à lui, et je l'aimerai à cause de vous ». Cécile Volanges au Chevalier Danceny, lettre 69 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 178 ; GF 225)
- On voit combien la croyance de Cécile, qui répondait pourtant à un bon instinct (sa méfiance envers Valmont) est fragile, et combien vite elle est prête à adopter la croyance inverse pour l'amour de Danceny
 - Si les individus sont si versatiles, il n'est pas étonnant que les peuples soient « naturellement inconstants »
- « Puisque le menteur est libre d'accommoder ses « faits » au bénéfice et au plaisir, il y a fort à parier qu'il sera plus convaincant que le diseur de vérité. Il aura même, en général, la vraisemblance de son côté ; son exposé paraîtra plus logique, pour ainsi dire, puisque l'élément de surprise – l'un des traits les plus frappants de tous les événements – a providentiellement disparu ». Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 43 ; CC 320)
- Chacun est tout disposé à se laisser séduire par un mensonge, parce que le discours du menteur est, plus souvent, plus attirant que le discours du diseur de vérité, en ce

qu'il s'efforce de paraître logique et vraisemblable (en gommant, artificiellement, tout ce qui n'entre pas dans sa logique). C'est ainsi que ce discours sera non seulement plus agréable, mais aussi, par ce biais, plus « convaincant »

- Les individus et, par extension, les peuples, sont volontiers crédules, parce qu'ils se laissent aller au plaisir de croire des discours mensongers. Ils sont donc volontiers enclins à changer leurs croyances, et avec elles leurs allégeances politiques.
- « Que les républicains n'aient rien fait à Florence, c'est là un grand travers de ma part. Qu'une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain, que Côme, un planteur de choux, ait été élu à l'unanimité – oh ! je l'avoue, ce sont là des travers impardonnables, et qui me font le plus grand tort ». Lorenzo à Philippe Strozzi, dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, V, 7 (F 154 ; GF 205)
 - Lorenzo s'en veut, parce qu'il lui semble que son meurtre, qui était sa raison d'être, n'a servi à rien – au même titre que les révoltes étudiantes. Les Florentins se plaignaient de la tyrannie des Médicis et, alors même que l'opportunité se présente de les évincer du pouvoir, ils y reviennent en élisant Côme de Médicis nouveau duc de Florence
 - On pourrait y voir de la fidélité envers les Médicis, mais il s'agit surtout d'inconstance par rapport aux opinions présentées dans toute l'œuvre. L'immobilisme ou la peur les font aisément changer de croyances.

II. Néanmoins, il apparaît bientôt qu'on ne peut pas vraiment contraindre à croire

a. *Les croyances naissent de notre subjectivité, de notre expérience, de nos émotions. Elles sont personnelles.*

- « Or, est-il vrai, vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mme de Tourvel ? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais ; vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille ». La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, lettre 134 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 382 ; GF 427)
 - La marquise de Merteuil a vu plus clair que Valmont, qui s'illusionne en affirmant qu'il n'a aucun attachement réel pour la présidente de Tourvel. Selon elle, « c'est de l'amour », et c'est évident. Si Valmont croit qu'il n'aime pas sa nouvelle maîtresse, c'est parce qu'il veut s'en convaincre, par orgueil. Mais la réalité n'en est pas moins là.
 - Ainsi, il est difficile de « faire croire » par force, parce que nos croyances naissent de notre vécu et de nos leviers personnels.
- « Les conséquences désastreuses pour toute communauté qui a commencé avec un sérieux total à suivre les préceptes éthiques dérivés de l'homme au singulier - qu'ils soient socratiques, platoniciens ou chrétiens – ont été fréquemment mises en évidence. » Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 34-35 ; CC 312-313)
 - Une société n'est pas une addition d'individus, qui pourrait fonctionner au même titre qu'un « homme au singulier ». Au contraire, cela a toujours des « conséquences désastreuses ».
 - Vouloir « faire croire par force » à un peuple entier est donc un non-sens

- « elle vous adore ; ses yeux ont perdu le repos depuis que l'astre de votre amour s'est levé dans son pauvre cœur ». Lorenzo au duc à propos de Catherine Ginori, dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, IV, 1 (F 111 ; GF 153)
 - Lorenzo dit au duc ce qu'il veut entendre : il lui fait croire que sa tante, femme vertueuse que le duc convoite, est amoureuse de lui. Cette croyance ne peut naître que parce que le duc est habitué, par expérience, à ce qu'on cède à ses avances.
 - Ce qui nous ramène encore à la définition personnelle de la croyance. C'est bien Alexandre qui croît, sous l'influence de Lorenzo : on ne peut pas dire qu'Alexandre sait pertinemment que Catherine ne veut pas de lui mais qu'il se force à y croire.

b. En outre, « faire croire », c'est influencer plutôt que forcer

- « Au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblais pas mal au héros d'un drame, dans la scène du dénouement. [...] Mon but était rempli [...] Tout calculé, je me félicite de mon invention ». Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil, lettre 21 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 73 ; GF 120)
 - Valmont a mis en scène la charité à laquelle il voulait faire croire la présidente de Tourvel, se sachant espionné par son valet. Il ne la force pas à croire. La construction de sa croyance relève non de la contrainte mais du stratagème et de la mise en scène.
 - Ainsi on ne peut souscrire avec Machiavel qu'on « puisse faire croire par force »
- « tout fait connu et établi peut être nié ou négligé s'il est susceptible de porter atteinte à l'image ; car une image, à la différence d'un portrait à l'ancienne mode, n'est pas censée flatter la réalité mais offrir d'elle un substitut complet. Et ce substitut, à cause des techniques modernes et des mass media, est, bien sûr, beaucoup plus en vue que l'original. » Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 44-45 ; CC 321)
 - En fait de force, il s'agit surtout de manipulation d'image. Faire croire, c'est proposer un « substitut complet » de la réalité, largement diffusé par les médias. Dès lors, cette image devient plus importante que les faits eux-mêmes : elle prend leur place et peut justifier qu'on les oublie.
 - Ainsi le « faire croire » n'est pas une question de force, mais bien de manipulation d'image
- « Le duc, *riant aux éclats* : Quand je vous le disais ! personne ne le sait mieux que moi ; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère. » *Lorenzaccio*, Alfred de Musset, I, 4 (F 30 ; GF 52)
 - Pour endormir la méfiance du duc Lorenzo met en scène sa propre faiblesse, et parvient à y faire croire, comme on le voit au surnom que lui donne Alexandre et au fait que, comme un faible enfant, il le renvoie chez sa mère. Alexandre est complètement berné, et fier de sa croyance.
 - Lorenzo n'aurait jamais pu le lui « faire croire par force », puisque c'est justement l'image de sa faiblesse qui atteint son objectif et fait croire à son caractère inoffensif !

- c. *L'emploi de la force serait plutôt propre à heurter, à empêcher la croyance, et à détourner le dominé du dominant*
- « Hé bien ! La guerre » réponse de la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, lettre 153 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 427 ; GF 472)
 - Valmont a acculé la marquise à un choix : honorer sa promesse en se donnant à lui, ou devenir son ennemie. L'emploi de la force n'est pas un choix judicieux : mise ainsi au pied du mur, la marquise se révolte et choisit la seconde solution.
 - L'emploi de la force n'est donc *a priori* pas un moyen judicieux de conserver l'adhésion des peuples, de les « affermir dans [leur] persuasion »
 - « Ce fut précisément cette inévitable impression d'enlissement et d'obstination qui conduisit dans le pays « bon nombre de personnes à se persuader que la classe dirigeante est devenue folle ; beaucoup estiment que nous tentons d'imposer par la force une certaine image de l'Amérique à de peuples lointains que nous ne comprenons pas... et que cette tentative est poussée jusqu'à l'absurde », ainsi que l'écrivait McNaughton en 1967. » Hannah Arendt, « Du mensonge en politique », p. 43
 - Le déploiement de forces armées et d'actions militaires démesurées au sud-vietnam a plutôt déplu au peuple américain, qui s'est alors détourné des choix de ses dirigeants, jugés comme des « f[ous] », menant une politique « absurde »
 - Utiliser la force n'est donc pas propre à renforcer le pouvoir d'un gouvernement
 - « Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade ». L'orfèvre au marchand, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, I, 2 (F 16-17, GF 36)
 - Les Médicis ont des méthodes coercitives, parce qu'ils s'imposent par la force, en particulier grâce aux soldats de Charles Quint qui a imposé le Alexandre de Médicis à la tête de Florence, ce qui mécontente les familles aisées tout comme la population plus modeste
 - L'emploi de la force semble plutôt propre à mener à la révolte, aux « cri[s] »
- III. Dans cette perspective, « faire croire » par force est une impasse politique : « faire croire » appelle le consentement des peuples**
- a. *Ce consentement peut être obtenu par la manipulation, en faisant croire au peuple qu'il a une certaine force*
- « Il me parle avec beaucoup de confiance, et je le prêche avec beaucoup de sévérité. Vous qui le connaissez, vous conviendrez que ce serait une belle conversion à faire ». La Présidente de Tourvel à Mme de Volanges, lettre 8 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 47 ; GF 95)

- La présidente de Tourvel est manipulée par Valmont, qui veut lui faire croire qu'il tourne le dos à son passé libertin grâce à elle. Il veut donc lui faire croire qu'elle a du pouvoir sur lui. Le « faire croire » ne se fait donc pas vraiment par la force : pour la séduire, donc avoir du pouvoir sur elle, il lui fait croire que c'est elle qui a du pouvoir sur lui
- Un peuple donnera donc son assentiment à un monarque s'il croit qu'il (le peuple) est en pleine maîtrise de la situation
- « Ce qu'indiquent bien les documents du Pentagone, c'est la hantise de la défaite et de ses conséquences, non sur le bien-être de la nation, mais « sur la réputation des États-Unis et de leur président ». Hannah Arendt, « Du mensonge en politique », p. 27
 - Il est important que le peuple américain ait l'impression d'être puissant parce qu'il est dirigé par un homme puissant, élu démocratiquement, à la tête d'un pays puissant. C'est pourquoi ce qui ressort essentiellement des documents du Pentagone c'est le fait qu'il faille préserver cette image de force.
 - Le pouvoir étatique américain ne repose donc pas sur une adhésion soumise du peuple, mais sur une impression de puissance du peuple
- « Le duc : quel privilège ?
Lorenzo : Vos armoiries sur la porte, avec le brevet. Accordez-le-lui, monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment. » *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, II, 4 (F 61 ; GF 92-93)
 - L'exemple est double, puisqu'il y a deux dominations :
 - Le duc assure sa domination sur le peuple en lui faisant croire qu'il peut gagner en puissance grâce aux privilèges octroyés par le duc
 - Lorenzo assure sa domination sur le duc en lui faisant ressentir avec quelle facilité il peut emporter l'amour de son peuple
 - Celui qui se croit fort adhère plus volontiers à celui qui semble lui conférer cette force. Le « faire croire » en politique peut donc efficacement s'appuyer sur ce levier
- b. Les peuples peuvent aussi accepter de croire tout en ayant conscience de leur croyance, de se mystifier eux-mêmes plus ou moins consciemment*
- « M. de Valmont, avec un beau nom, une grande fortune, beaucoup de qualités aimables, a reconnu de bonne heure que pour avoir l'empire dans la société, il suffisait de manier, avec une égale adresse, la louange et le ridicule. Nul ne possède comme lui ce double talent ; il séduit avec l'un, et se fait craindre avec l'autre. On ne l'estime pas ; mais on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre ». Madame de Volanges à la présidente de Tourvel, Lettre 32 des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 95 ; GF 142)
 - Toute la bonne société, à l'instar de Mme de Volanges, accepte de recevoir M. de Valmont, donc de faire semblant de croire que c'est un honnête homme, tout en sachant bien qu'il ne l'est pas, parce qu'elle y trouve des avantages : il est plaisant lorsqu'il flatte, et en même temps on a peur de son pouvoir de ridiculiser les gens. Mieux vaut être dans ses bonnes grâces.
 - Valmont « force » ainsi la bonne société à le recevoir, mais avec son assentiment intéressé

- « Dans notre système actuel de communication à l'échelle planétaire qui couvre un grand nombre de nations indépendantes, aucun pouvoir existant n'est nulle part tout à fait assez grand pour rendre son « image » définitivement mystifiante ». Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 50, CC 326)
 - o Il est impossible, aujourd'hui, de tromper absolument, donc de « faire croire par force »
 - o Il est donc nécessaire que les peuples se mystifient eux-mêmes, donc acceptent de consentir au pouvoir
- « Lorenzo : es-tu républicain ? aimes-tu les princes ?

Tebaldeao : Je suis artiste ; j'aime ma mère et ma maîtresse » *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, II, 2 (F 50 ; GF 78)

- o L'artiste s'abstrait de la vie politique. Il ne choisit pas son camp entre les loyalistes et les républicains : cela ne l'empêche pas d'être patriote (« j'aime ma mère » : Florence) mais il préfère s'occuper de ses affaires personnelles (« j'aime [...] ma maîtresse »). Il accepte donc que d'autres s'occupent du pouvoir à sa place tant qu'il n'est pas dérangé dans ses affaires privées.
 - o Le peuple apporte volontiers son assentiment au pouvoir en place pourvu qu'il n'ait plus à s'occuper de politique. Il sait que ce à quoi on veut lui faire croire est faux, mais choisit de croire quand même parce que cela l'arrange.
- c. *Ce consentement peut aussi être éclairé si l'on conserve des organes politiques indépendant des jeux de manipulation, ce qui permet aux peuples de conserver des repères du vrai et de se forger ses propres croyances*
- « Nous croyons devoir avertir le public, que, malgré le titre de cet ouvrage et ce qu'en dit le rédacteur dans sa préface, nous ne garantissons pas l'authenticité de ce recueil et que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un roman. » « Avertissement de l'éditeur » des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (F 23 ; GF 70)
 - o Si l'on ne peut faire croire par force, et qu'il faut plutôt forcer le consentement du peuple, celui-ci peut être guidé vers une croyance qui tende à une vérité éclairée. Ici nous nous situons dans un exemple théorique. L'auteur des *Liaisons dangereuses* entretient l'illusion romanesque, par le déni de la fonction d'auteur. Mais en adoptant la posture de l'éditeur, il invite le lecteur au scepticisme, à interroger la mystification dont il est l'objet.
 - o Un consentement éclairé doit découler d'une délibération, ce qui implique une confrontation de plusieurs croyances
 - « une presse libre et non corrompue a une mission d'importance considérable à remplir, qui lui permet à juste titre de revendiquer le nom de quatrième pouvoir ». Hannah Arendt, « Du mensonge en politique », pp. 65-66
 - o La presse est essentielle, parce qu'elle a pour mission de présenter des faits qui ne doivent pas être interprétés dans une perspective politique par une recherche d'assentiment des peuples au pouvoir. C'est pourquoi elle doit être « libre », non

- contrainte par le pouvoir, et « non corrompue », donc non contrainte par la recherche de son propre intérêt
- Un consentement éclairé du peuple au pouvoir doit être « affermi » non par la force mais par la possibilité de délibérer en ayant accès à l'information
- « Si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme sorte de l'histrion ! ». Philippe Strozzi dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, III, 3 (F 82 ; GF 121)
- Le personnage de Philippe Strozzi peut servir de point de repère au lecteur : s'il a été mystifié par le personnage veule et immoral de Lorenzaccio, il est aussi le premier à croire aux ambitions de Lorenzo : il peut nous servir de point de repère à nous, spectateurs, pour démêler le vrai du faux, en tout cas pour attirer notre circonspection et notre scepticisme sur l'attitude de Lorenzo
 - Il serait donc l'équivalent fictionnel d'un organe politique vigilant, prêt à dénoncer les manœuvres politiques malhonnêtes qui pourraient entraver le libre assentiment du peuple,